



**HAL**  
open science

## Éloge de l'autorité : Une généalogie de la valorisation

Thomas Boccon-Gibod

► **To cite this version:**

Thomas Boccon-Gibod. Éloge de l'autorité : Une généalogie de la valorisation. Robert Damien: entre autorité et démocratie, Stéphane Haber, Christian Lazzeri, Sep 2015, Nanterre, France. hal-04196202

**HAL Id: hal-04196202**

**<https://hal.science/hal-04196202>**

Submitted on 5 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## *Éloge de l'autorité* : Une généalogie de la valorisation

Thomas Boccon-Gibod

Je remercie les organisateurs de cette journée Stéphane Haber et Christian Lazzeri de leur aimable invitation qui me permet un tant soit peu de payer ma dette à l'égard de mon directeur de thèse, qui écrivait son livre sur l'autorité à peu près en même temps que je terminais celle-ci. On imagine du coup les sentiments mêlés qui auraient pu être les miens à la lecture de ce livre, la joie pouvant être susceptible d'être tempérée par le désarroi de constater que je n'avais pas vraiment fait le tour de la question. Malgré tout le plaisir a nettement prédominé, tant j'ai pu en tirer profit.

En lisant *Eloge de l'autorité*, j'ai beaucoup appris, et d'abord que celle-ci, mieux encore que je ne le croyais, était porteuse d'égalité. C'est ce rapport intime entre autorité et égalité démocratique que je voudrais commencer par interroger, en prenant pour fil conducteur le problème, qui me paraît à la fois difficile et crucial, de la *valorisation*, qu'on peut considérer comme la source par excellence de différenciation et en un sens d'inégalité au sein d'une société d'égaux. C'est ce problème essentiel que le livre de Robert Damien me paraît interroger, sous deux aspects : d'une part, l'histoire des formes de valorisation à l'époque moderne, d'autre part, le problème proprement dit de la réalité de la valeur et de son appréciation intrinsèque. Ainsi donc, après avoir rappelé l'essence de la thèse de Robert Damien au sujet du caractère démocratique de l'autorité, je tâcherai d'éclaircir comment sa méthode généalogique, par opposition quelques autres, éclaircit cette double question de l'histoire et de l'essence propre de la valeur, en particulier à travers le problème des conflits historiques entre les modes de valorisation. Ce dernier problème ayant à mon sens un caractère décisif, je m'y attarderai donc pour finir.

### **1. L'égalité par la valorisation individuelle**

Les pages de *Eloge de l'autorité* consacrées au rugby sont centrales, me semble-t-il, pour comprendre le rapport paradoxal au premier abord entre l'autorité et l'égalité. En effet, il ne suffit pas de dire, comme la vulgate libérale le prétend, que si la vie est une course, l'égalité réside dans le fait que tous sont placés initialement sur la même ligne de départ. C'est une erreur car non seulement les inégalités de départ sont criantes mais, si on les néglige, elles tendent précisément à se renforcer. L'invocation creuse de l'égalité des chances et la promotion des saines vertus de la compétition paraissent de ce point de vue un leurre, propre seulement à justifier la perpétuelle victoire des mêmes.

Il est sans doute un peu plus juste de faire remarquer que la distinction sociale entraîne moins de licence que de responsabilité. Rechercher les responsabilités c'est bien en effet admettre que l'on est prêt à les assumer mieux que d'autres, et néanmoins sous leur regard, condition et limite du pouvoir que l'on exerce. Peut-être influencé par une certaine lecture du juriste Léon Duguit, commandée par Robert Damien lui-même, j'ai d'abord cru qu'il suffisait de dissoudre les rapports de pouvoir dans la structure d'une interdépendance sociale, figure nouvelle de la Loi expression immédiate d'une volonté générale, pour révéler au grand jour les principes démocratiques de l'autorité. Si en effet le pouvoir ne peut s'exercer qu'à la condition qu'il soit accepté par les autres, cela signifie qu'il oblige en réalité au moins autant celui qui l'exerce que ceux sur qui il s'exerce, et que les prestiges qui lui sont associés tiennent surtout du mirage. A ce titre, les attributs du pouvoir sont moins des objets de jouissance pour leur présumé détenteur, que des supports d'une autorité

impersonnelle, qui s'exerce pourtant à travers leur personne. En réalité, le pouvoir n'est donc pas quelque chose qui se détient, et Robert Damien consacre plusieurs pages inaugurales à la tératologie du corps princier pris au piège de l'illusion de la puissance.

Mais il y a plus encore à dire puisque comme le montre Damien, ce n'est pas seulement parce que les principes de l'autorité sont structurels, sociaux et impersonnels qu'ils sont démocratiques, mais aussi parce qu'ils sont générateurs d'un mouvement d'augmentation qui traverse chacun de la même manière. L'autorité, principe vital d'augmentation, fait que chacun se sent également supérieur à ce qu'il était lui-même auparavant, porteur d'une égale capacité de surpassement de soi-même par soi-même, et ce, quelles que soient ses capacités actuelles. L'inégalité n'exclut donc pas absolument l'égalité ; bien plus, l'action collective ne peut réussir que si elle sollicite le mieux possible ce commun arrachement de chacun à soi-même, ou plutôt à ce qu'il n'est que trop, à sa propre inertie. Ainsi, l'autorité signifie sans doute davantage encore que l'augmentation, mais bel et bien un processus de création, de naissance : l'autorité, face à l'inerte et au passif, désigne bien ce qui fait naître avant de faire croître, elle constitue l'expression morale et sociale d'un principe vital primordial par rapport auquel l'augmentation est comme la manifestation visible. (On reparlera plus tard je crois de cette « sacréation ».)

L'augmentation se voit ainsi mobilisée dans un schème particulier, celui de la compétition sportive, élargie à une dimension morale : faibles comme forts, la liberté des uns ne limite pas mais conditionne celle des autres, et on est ici au plus loin de l'individualisme naïf de la pensée vulgaire. Ainsi, Damien se sépare d'un autre théoricien de la société et de la valorisation sportive, Norbert Elias. On se souvient que pour ce dernier en effet, le sport est constitutif, avec d'autres techniques, du « processus de civilisation » ayant conduit à la structuration affective des sociétés occidentales. Au moyen d'une analyse très fine, Elias montre que cette activité participe d'un réajustement pulsionnel conduisant à une pacification progressive des rapports sociaux.

Or d'une part, Damien est moins catégorique dans la mesure où, pour le dire dans ses propres termes, « l'exploit » n'est jamais loin de « l'explosion », et que la domestication des passions ne saurait à quelque époque que ce soit être considérée comme relevant d'un processus cumulatif. Le chaos guette toujours et le retour désordonné à l'inertie demeure possible lorsque l'autorité fait défaut. D'autre part, surtout, il y a une différence de point de vue. Pour Damien, c'est l'autorité qui rend compte de la société, par son mouvement d'augmentation ou de dépérissement, et sans qu'il soit besoin de convoquer de description poussée des structures d'interdépendance. Il y a une certaine indétermination dans le processus de valorisation, que pourrait masquer une histoire reconstructrice, téléologiquement orientée vers les valeurs de l'actualité contemporaine. Dès lors, contrairement à ce qu'on voit chez Elias, il n'y a pas de logique évolutionnaire dans l'analyse des formes de l'autorité chez Damien, en particulier dans le sport. Cette ouverture de la logique de valorisation, au-delà des techniques et des institutions particulières dans laquelle elle prend forme, se manifeste également dans la généalogie originale qu'en entreprend Robert Damien.

## **2. Les sources de la valorisation moderne : l'autorité comme principe des valeurs. Damien, Foucault et Weber**

« Généalogie » : le terme peut surprendre quand on connaît sa connotation foucauldienne et les réticences hautement affirmées de Robert Damien envers cet auteur. Certes cette généalogie prend pour objet l'autorité, concept absent de l'analyse foucauldienne des rapports de pouvoir. Cependant, la parenté est manifeste dans la mesure où Damien entreprend bien une histoire originale des idées politiques, qui ne reste pas enfermée à l'intérieur du discours mais s'attache à prendre en considération la manière dont il s'articule au réel de l'action, et d'abord à des institutions et à des objets techniques aussi peu considérés par l'histoire de la philosophie traditionnelle que la bibliothèque. On retrouve la méthodologie critique reprise par Foucault à Bachelard et Canguilhem : restituer le sens des discours théoriques à partir de dispositifs pratiques autour desquels ils sont nés. Chez Damien et Foucault, on observe ainsi le même passage à l'extérieur des

discours théoriques par le biais des pratiques et des techniques. L'effet recherché est une démythification du discours théorique au moyen de sa contextualisation pratique.

Ainsi, même si l'autorité mérite pleinement d'être qualifiée de phénomène spirituel, le moins que l'on puisse dire est que la généalogie qu'en propose Damien est tout sauf mythifiante. On n'y trouvera pas de théologie politique, alors même qu'il s'agit de reconnaître le caractère singulier des relations d'autorité. On sait que la thèse historique de Damien est précisément que la modernité sociale et politique s'annonce dans, et s'effectue par, le passage de la Bible à la bibliothèque. De l'Auteur unique et transcendant d'un Texte dont il nous appartiendrait de produire l'interprétation infinie – autre point de rapprochement avec le Foucault critique de l'herméneutique et du commentaire perpétuel – on serait en effet passé, dans l'univers bibliothécaire, à une multiplicité d'auteurs susceptibles de lectures elles-mêmes multiples, aussi bien à travers le choix des ouvrages que l'ordre dans lequel ils sont lus. Libre de composer l'itinéraire de son voyage à travers les livres, le lecteur anonyme devient alors à son tour acteur au sein de l'ordre du savoir. Cet instrument, adossé au conseil du chef de l'Etat, constitue pour Damien une nouvelle « matrice » par laquelle l'exercice du pouvoir bascule du côté d'une action proprement collective.

Une fois relevée l'analogie de méthode, on peut relever les différences. Après tout ces deux généalogies ont toutes deux le point commun ce goût bachelardien de l'érudition échevelée qui est propre précisément aux créatures de bibliothèque. Ici il m'est difficile de résister à la tentation de citer ce jugement, que l'on m'a rapporté, de Sartre sur Foucault : « Foucault, disait-il, c'est Bouvard et Pécuchet tout seul ». La moquerie paraît porter dans la mesure où la férocité de Flaubert à l'égard des deux incapables se trouvait justement atténuée par leur complicité touchante, et dont Foucault, tout enfermé dans sa solitude, ne semblait pouvoir compenser l'absence que par un surcroît déraisonnable d'érudition. Précisément, on apprécie mieux la profondeur de la boutade quand on mesure d'un élément nouveau qu'apporte *Eloge de l'autorité* par rapport à *Bibliothèque et Etat*, à savoir l'importante figure de l'amitié dans le portrait plein de chaleur et de vigueur qu'il dresse de Montaigne et de La Boétie. La figure moderne d'une amitié entre semblables, par opposition à la libéralité que le chrétien charitable se devait de dispenser à celui qui lui était précisément le plus dissemblable, est ainsi désignée, aux côtés de la bibliothèque de Montaigne, comme l'une des conditions historiques de la modernité démocratique.

De plus, il est un aspect de la pensée de Foucault se révèle je crois avec la publication de ses cours, à savoir la proximité de ses recherches historiques et des travaux classiques de Weber sur le rôle crucial de la Réforme, et le basculement que celle-ci représente du fait, entre autres, du recentrement sur l'individu rationnel corrélatif du discrédit où sombrent les institutions ecclésiastiques. Ainsi, dans la rationalisation de la gouvernamentalité moderne décrite par Foucault dans certains de ses derniers cours, on pourrait je crois trouver l'écho des descriptions wébériennes de l'éthique protestante et du rôle de la subjectivité morale, qui plus est pénétrée de l'esprit pénitentiel (dont on connaît l'intérêt que Foucault lui a porté), dans le développement de la modernité occidentale.

Quant à Damien, s'il insiste lui aussi sur le rôle crucial de la Réforme, ce n'est pourtant ni à Calvin ni à Luther – qu'il appelle le « moine tonitruant » – qu'il laisse le dernier mot en matière de définition spirituelle de la modernité occidentale, mais bien à la figure de Montaigne, figure d'un homme non seulement en deuil de son meilleur ami, mais son éditeur à titre posthume et qui prétend en outre être lui-même la propre « matière de son livre ». Figure d'un homme qui est plus qu'un de porter de fait la mémoire d'un autre, et d'un livre également multiple et feuilleté : l'autorité moderne s'ancre décidément dans la seule puissance qui vaille et qui existe, celle d'un collectif, et non pas d'une série d'individus disjoints. Ce n'est qu'à partir de tels collectifs que la modernité peut et doit être repensée et reconstituée si elle veut échapper aux errements d'un individualisme désenchanté.

Il y a donc bien un décalage entre la généalogie foucauldienne et la généalogie damiennienne. La première, dans le sillage de Nietzsche, entend interroger les valeurs en les mettant à l'épreuve de leur propre histoire. On voit bien que dans la généalogie proposée par Damien, l'histoire ne joue pas seulement un rôle critique, mais aussi et d'abord un rôle apologétique – le titre de l'ouvrage le

proclame assez bien – à l'égard de ces valeurs. L'histoire des normes peut n'être pas seulement critique, mais constituer aussi une histoire positive, qui entend remonter sans cesse à la source même des normes, sans en rester à leur caractère historiquement institué. A nouveau, l'autorité est ainsi moins une valeur à reconnaître, que la source de toute valeur, moins un critère de distinction qu'un principe d'existence, perpétuellement remis en jeu dans toute organisation sociale.

Etudier l'histoire de l'autorité revient à retracer les modalités de l'institution concrète de ce principe. C'est pourquoi, moins qu'une généalogie des valeurs, c'est plutôt une généalogie de la valorisation que Damien me paraît entreprendre. Il convient alors, me semble-t-il, de revenir sur certains attendus théoriques et politiques d'une telle démarche.

### **3. L'autre indétermination de la valeur : la variété historique des valorisations**

La valeur est toujours relative, ne serait-ce qu'à ceux qui en reconnaîtraient le caractère absolu. L'autorité est la source des valeurs mais, si l'on ose cette métaphore, elles s'écoulent dans des lits de formes diverses, ce que met en évidence l'histoire même des formes de valorisation. L'indétermination de la valeur tient à ce caractère instable. Elle ne s'impose jamais uniformément et ne tient qu'à l'intérieur d'un ordre relativement précaire.

Ce ne sont donc pas seulement les valeurs qui s'affrontent, mais aussi les types de valorisation. La généalogie de l'autorité en fait clairement état, non pas seulement en faisant voir les successions des modes de valorisation, mais aussi et surtout en mettant en lumière le conflit entre différents modes de valorisation à une même époque. En particulier, le mode de valorisation par le marché concurrentiel est ramené à son histoire singulière. En écho à l'analyse de Weber, Damien montre que « la fécondité du vice comme la prospérité du mal dégageront, dans la confrontation des pratiques rentables et la concurrence des investissements profitables à chaque existence individuelle, la hiérarchie harmonique des meilleurs » (p. 251). Et comme chez Weber, peut-être même davantage encore, c'est cette déflation du catholicisme qui marque l'origine de pans entiers de la modernité. « La Bourse, le supermarché et le stade seront les lieux eutopiques d'une excellence délectable car resplendissante d'une pleine forme, achevée, intègre, intense. » (p. 252).

Or ici, comment le lecteur de Damien ne pourrait-il ressentir un certain malaise devant l'énoncé du troisième dans la mesure où le stade fournit précisément, quelques chapitres plus loin, le modèle de l'analyse de l'autorité démocratique comme je l'ai rappelé plus haut ? Et pourtant la confusion n'est pas possible puisque l'autorité vraiment fraternelle s'oppose bel et bien à la domination froide et impersonnelle de l'ordre du « Marché Providence » (p. 299).

Une première remarque s'impose : la valorisation compétitive ne s'est pas imposée elle-même par la compétition mais à l'issue d'un processus historique d'involution spirituelle. Damien n'est donc pas Hayek, pour qui le caractère naturel de la concurrence est en effet établi à deux niveaux, celui des interactions individuelles bien sûr, mais aussi celui des institutions elles-mêmes qui encadrent et permettent ces épreuves individuelles de la valeur. Si la compétition est bel et bien un mode historique et même dominant de valorisation, il n'est donc pas lui-même absolu ni naturel. Il demeure ainsi une part irréductible de conflictualité dans la détermination de la valeur, conflit qui ne saurait être résolu à l'intérieur du cadre intangible de la sélection du meilleur – puisque ce qui vaut comme « meilleur » ne saurait précisément faire l'objet d'une détermination stable et univoque.

Et de fait, le marché trouve dès l'origine pour Damien son contrepoint dans une institution qui paraît seule susceptible de s'opposer à lui, à savoir l'Etat moderne. Car le marché entend capter pour lui seul la dynamique de la valorisation, et dans une opération de renversement des valeurs, repousse donc l'instance proprement politique, qui lui apparaît comme sa rivale, dans l'immoralité et l'infamie (p. 260). Dès lors, par contrecoup, l'Etat paraît pouvoir constituer pour Damien à la fois le point d'appui possible d'une critique de l'économie de marché, mais aussi, déjà, la promesse d'une communauté enfin authentique. Outil stratégique ou utopie concrète, la figure de l'Etat paraît osciller entre ces deux pôles : malgré la revalorisation assumée de l'Etat moderne et de sa « raison » propre, l'éloge de l'autorité ne paraît pas tout à fait se ramener à un éloge de l'Etat.

D'un point de vue purement conceptuel alors, il me semble remarquable que la critique généalogique des valeurs soit poussée jusqu'à affronter le problème crucial de l'évaluation des modes de valorisation. Le rationalisme de Robert Damien paraît en effet lui interdire en effet de laisser aux contingences et aux purs rapports de force le choix des valorisations. A travers la recherche des sources authentiques de l'autorité, c'est l'exigence philosophique de vérité en politique qui se trouve ainsi reformulée. Davantage peut-être, c'est dans le domaine politique, ce mal-aimé pourtant de la philosophie académique (qui lui préfère le problème des fondements de la connaissance), que la question de la vérité se révèle dans toute son acuité et à travers ses enjeux les plus dramatiques. Non seulement donc il faut parler de vérité en politique, mais il faut dire que c'est en politique que doit se poser d'abord le problème de la vérité.

A partir de Damien, je le formulerais comme le problème du choix préférentiel entre les modes de valorisation. Damien remarque au chapitre 20 que l'analyse des modes d'autorité débouche sur la question proprement métaphysique de la détermination de l'ordre. Or le problème paraît être le suivant : face à l'indétermination de l'ordre de justification des conduites et des classifications naturelles, comment déterminer une préférence entre des modèles concurrents, si la préférence est elle-même tributaire d'un modèle particulier d'ordre ou de classement ?

Dans un précédent colloque consacré à Robert Damien, son ami Daniel Parrochia a ainsi fait remarquer le caractère crucial de ce qu'il appelle la « méta-classification ». Relevant l'imperfection de l'ordre alphabétique de la bibliothèque naudéenne, dans la neutralité de laquelle Robert Damien avait repéré l'un des premiers instruments techniques de démocratisation du savoir et du pouvoir, il en venait à constater en substance qu'aucune critique conséquente des ordres de justification ne peut faire l'économie d'une réflexion sur l'évaluation relative de ces ordres. Comment comparer les classements sans déjà prendre partie, ne serait-ce qu'à travers les catégories utilisées, en faveur de l'un ou de l'autre ? Comment, autrement dit, *choisir une institution* ? Rousseau paraît avoir perçu la portée du problème en indiquant le caractère quasi-divin du Législateur, qui doit ainsi se savoir capable, par son acte, de « changer la nature humaine ».

Damien quant à lui ne paraît pas vouloir suivre la voie parrochienne de l'établissement d'une « théorie générale des classifications ». Son rationalisme ne va pas jusqu'à une telle tentative de reconstitution d'une nouvelle table transcendantale des catégories. La solution qu'il indique relève plutôt d'une phénoménologie de l'autorité, à partir de quelques éléments saillants comme la tonicité des conduites et la puissance de la voix du meneur, ainsi que le sentiment d'augmentation partagée des individus concernés. Faisant confiance à l'immanence où il se tient résolument, il en reste ainsi à une sémiologie, ou plutôt à une symptomatologie de la vitalité. Demeure ainsi le problème proprement tragique, sous nos yeux, de la détermination de l'ordre convenable lorsque nous sommes dans le brouillard. Comment ne pas se tromper ? D'après quels critères proposer au responsable politique des cadres de justification et d'augmentation authentiques ? Accessoirement et par conséquent, comment repenser l'Etat si celui-ci n'est pas, comme je l'ai rappelé, la clef de voûte accomplie de l'ordre social et politique, mais seulement une figure historique et conflictuelle de l'autorité ? Peut-être, pour éclairer ce problème, faut-il observer non seulement les modalités de l'institution de l'autorité, mais aussi de sa désinstitution et de la dévalorisation de ses figures.

#### **4. Les errements de la valeur et les ressources de l'autorité**

Damien reste ferme sur la nécessité toute spinozienne de dépasser collectivement les tensions et les incertitudes liées à la coexistence de modalités concurrentes et inégalement performantes de l'autorité. Il montre que, comme la vérité est norme d'elle-même et du faux, l'autorité atteste de sa propre réussite comme des échecs de ceux qui ne parviennent pas à l'assumer. Il y a ainsi, note-t-il, une *conséquence* du détenteur de l'autorité, qui désigne la correspondance de son discours avec sa propre conduite, et qui est ainsi la norme immanente d'authentification de ce discours. C'est de cette manière que me paraît jouer la notion de vérité en politique.

Comme je l'ai rappelé, Damien évoque aussi quelques pathologies de l'autorité. Cependant, il ne s'étend pas sur l'inertie de l'autorité instituée où ne souffle plus aucun esprit et qui apparaît à l'individu comme un astre mort, dont l'éclat continue d'éblouir mais ne parvient plus réellement à éclairer. En période de crise de l'autorité, de confusion normative, ce sont comme des débris d'institution qui parsèment le champ social, qui s'empêchent mutuellement plutôt qu'ils ne suscitent de coopération entre ceux qui se réclament de l'un ou de l'autre. La diversité attestée des modes de valorisation débouche ainsi, notamment en France je crois, sur un étonnement morose devant ces corps inertes mais toujours pesants.

Or c'est peut-être ainsi que le problème de l'autorité se pose à notre époque, sous la forme de débris institutionnels qui se présentent à la conscience de sujets qui, de leur côté, sont pourtant déjà plus ou moins lassés de l'injonction constante à vivre enfin leur vie de leur propre autorité. Je dirai même plus : il y a eu depuis une bonne trentaine d'années, comme a pu dire Bourdieu, un véritable climat social et politique *anti-institutionnel*, par lequel chacun considérant tout ce qui relève du commun et du social comme voué à la destruction dans un avenir plus ou moins proche, est conduit se replier sur lui-même et son entourage proche – ce qui n'est pas sans alimenter pour partie l'évidement des structures et des institutions communes. Cette attitude de « sauve-qui-peut-et-moi-d'abord » est peut-être aussi du reste une façon d'échapper à l'atroce l'injonction contemporaine à être enfin soi-même en tirant toujours le meilleur de soi, comme si, comme a pu le remarquer Stéphane Haber<sup>1</sup>, le capitalisme, confronté dans sa quête de profit à la finitude du monde, avait fini par se retourner vers les individus eux-mêmes pour, dans une sorte de tour de vis supplémentaire, promouvoir l'exploitation de soi par soi comme la nouvelle forme par excellence de valorisation sociale de l'individu.

Dès lors, il semblerait pour un peu que Stéphane ici présent ait somme toute cheminé – quoique souterrainement – sur une voie parallèle à celle de son propre directeur de thèse, en montrant, dans la conception originale du surmoi qu'il a élaborée dans *Freud et la théorie sociale*, comment les pathologies de l'autorité se trouvent désormais susceptibles de se repérer au niveau de la psychologie individuelle, sous la modalité d'un consentement indu à une domination, c'est-à-dire comme une intériorisation de cette dernière qui prend la forme d'un retournement de la vitalité psychique contre elle-même. La forme surmoïque de l'autorité devient alors le principal symptôme négatif contemporain de ce que devrait être aujourd'hui la forme de l'autorité véritable.

Alors, une fois reconnue la finitude du monde et les faux-semblants de l'auto-exploitation individuelle, quelles seraient donc les voies d'une valorisation authentiquement émancipatrice ? Si on suit Robert Damien, à l'heure où la crise écologique vient redoubler la crise sociale, l'Etat constitue bien de fait l'un des seuls objets dotés d'une charge symbolique à même de porter le « sain esprit de la fraternité » auquel il en appelle. Cela passe assurément par des ajustements institutionnels, mais surtout par une recomposition politique qui tienne réellement compte de l'essoufflement, pour partie concerté, de la notion même d'institution publique. Il y a bien lieu alors se défier de l'hostilité envers institutions et les figures du commun, afin de pouvoir les réinventer sous de nouvelles formes, ce que beaucoup aujourd'hui investissent à l'échelle microsociale sous des formes aussi variées que l'habitat collectif, la consommation biologique et équitable, les réseaux d'entraide, *etc.* – attitudes qui ne relèvent plus du sauve-qui-peut même si elles ne sont pas encore articulées à une théorie politique globale.

De ce point de vue, il n'y a pas à chercher très loin au-delà des contradictions du discours individualiste et « anti-autoritariste » pour trouver des ressources de renouvellement des formes de l'autorité. En toute logique, il ne faut rien d'autre que se rappeler les limites de tous les modes concrets de valorisation pour retrouver leur source constante, intangible et inépuisable, que Robert Damien a appelé l'autorité. Si donc la valorisation est ce qui tend à donner son prix à chaque chose et à chaque personne, l'autorité, comme principe des valorisations, se trouve quant à elle au-delà de toute valeur, et nous rappelle ainsi à la catégorie de l'inestimable comme fond absolu de notre rapport au monde et à notre propre vie.

---

<sup>1</sup> S. Haber, *Freud et la théorie sociale*, Paris, La Dispute, 2012.